

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La voie régionale de l'édition

Francine Bordeleau

Number 65, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39033ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1992). La voie régionale de l'édition. *Lettres québécoises*, (65), 10–12.

La voie régionale de l'édition

De Saint-Boniface à Val d'Or, des dizaines d'éditeurs régionaux font vaille que vaille leur boulot. Beaucoup de différences, mais des difficultés communes.

DOSSIER
Francine Bordeleau

POUR SON CENTIÈME TITRE qui vient tout juste de paraître, Jean-Claude Larouche a voulu (encore) préparer un coup médiatique. Il faut dire qu'en cette matière, il sait s'y prendre. Même si on raconte que les célèbres péripéties des sœurs Lévesque ne se sont guère vendues, il n'empêche qu'elles ont fait sortir les éditions JCL de Chicoutimi; et les livres d'Élisa T., eux, ont été de réels best-sellers.

Pour son centième titre, donc, Larouche a déniché une Russe septuagénaire qui habite aujourd'hui Sainte-Foy, en banlieue de Québec. Le livre de la dame, c'est le récit d'un torride épisode amoureux vécu et pimenté de souvenirs qui, en raison de l'actuelle débâcle soviétique, a bien des chances d'attirer l'attention des projecteurs.

En quinze ans, JCL est devenu ce qu'il est convenu d'appeler «le plus gros éditeur régional». Lui et ses auteurs vont partout : dans les neuf Salons du livre du Québec, à la foire de Francfort, à *Ad Lib...* «Sept de mes auteurs sont passés chez Coallier», aime à se targuer Jean-Claude Larouche qui voit là le signe indubitable d'un succès populaire.

Mais du coup, ses titres plus difficiles, plus «littéraires» pourrait-on dire, comme le *Marie-Antoine* de Lise Vekeman, reçoivent peu d'audience. Chose rare pour un éditeur régional, JCL peut afficher à son catalogue plusieurs livres connus du grand public, et à travers tout le Québec. Mais il partage avec la quasi-totalité de ses collègues des régions le fait d'être pratiquement ignoré par l'intelligentsia intellectuelle et la critique. Et finalement par le «milieu».

Le fardeau d'une étiquette

Les éditeurs régionaux sont d'abord desservis par leur épithète. «Ne pas être à Montréal laisse entendre qu'on s'adonne à des productions essentiellement régionalistes», dit Gilles Pellerin, l'un des trois animateurs de *L'instant même*, à Québec. «Ça n'est quand même pas disgracieux de parler de sa région dans un livre, mais nous devons prouver, nous les éditeurs et les auteurs régionaux, que nous sommes capables d'aller plus loin que notre patelin», poursuit-il.

Voilà qui commence plutôt mal, car nombre de maisons sont nées justement pour publier des auteurs du cru et faire connaître à

l'extérieur certaines spécificités de la région. En fondant à Val d'Or, en 1987, la maison *D'ici et d'ailleurs*, Jean Ferguson et son associé voulaient «publier les écrivains de la région qui se plaignaient de ne pas l'être». Un an auparavant, dans la même ville, Meera voyait le jour parce qu'André Landry, qui est toujours le directeur de la maison, cherchait un éditeur pour son livre.

«L'une des vocations de l'éditeur régional, c'est de montrer ce qui se passe chez lui», dit Jean Ferguson. L'ennui, c'est que tout le monde en est effectivement convaincu ! En dehors de l'Abitibi, des titres comme *Sur terre et sous terre* ou *Les Huit du quart de nuit*, parus chez *D'ici et d'ailleurs*, trouvent peu de lecteurs et encore moins d'échos dans les magazines spécialisés et les quotidiens. C'est qu'on n'a guère tendance à prendre pour de la *vraie* littérature des livres aux thématiques trop locales.

Et on n'a guère tendance à prendre pour de *vrais* éditeurs ceux qui exercent leur métier en région. À raison, parfois. «Le portrait de l'édition au Saguenay-Lac-Saint-Jean, dira ainsi Gérard Pourcel, le directeur général du Salon du livre, c'est une grosse maison qui se tient — JCL — et beaucoup de petites maisons qui produisent cinq volumes sur dix ans ou du compte d'auteur, et ne sont pas distribuées en dehors de la région.» Font partie de cette catégorie des maisons comme Marie-M., Gaymond, Michinigan, les Éditions de la Marelle...

«Montréal est une ville impérialiste, mais la vraie question n'est pas là», soutient pour sa part Gaston Bellemar, directeur des Écrits des Forges qui, depuis Trois-Rivières, publient le tiers de la poésie québécoise. «En réalité l'institution littéraire est colonisée : les livres sont toujours meilleurs lorsqu'ils viennent d'ailleurs. Ce vieux phénomène est simplement exacerbé en région.»

La constellation de la capitale

Mais l'édition régionale a, de toute évidence, un visage polymorphe. En Abitibi-Témiscamingue, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, la très grande majorité des maisons ont du mal à sortir de leurs frontières administratives. Et, pour tout dire, vivent.



D'ici et d'ailleurs

Une région, cependant, se distingue : celle de la capitale.

À Québec, un important bassin de population ainsi que la présence de l'université Laval et des cégeps ont favorisé une vie littéraire assez active. Tous secteurs confondus, la région compte une quinzaine de maisons bien établies, voire solides.

À l'instar de leurs collègues des autres régions, les maisons de Québec se plaignent de «l'indifférence des médias» à l'égard de leurs productions (Denis Vaugois, directeur du Septentrion, le dit sur tous les tons depuis des années), fonctionnent avec des équipes réduites dont les membres ont souvent un autre emploi, et publient chaque année peu de titres, généralement moins de dix. La grande exception, outre des maisons institutionnelles comme les Presses de l'université Laval, c'est Le Griffon d'argile, un éditeur de manuels scolaires qui trouve dans les cégeps une bonne part de sa clientèle. «Travailler à Québec nous donne au moins l'avantage d'être proche des ministères avec lesquels un éditeur de manuels scolaires est forcément en

rapport», dit André Gosselin, p.d.g. du Griffon.

«L'expression d'une identité régionale» ne fait cependant pas partie du *credo* des éditeurs d'ici même si le Septentrion et La Liberté publient beaucoup d'auteurs de la capitale. Leur *credo*, c'est plutôt l'affirmation d'une identité propre. Chacun a ainsi développé sa spécialité sans aucun rapport avec la géographie : le Beffroi et la philosophie, le Septentrion et l'histoire avec un intérêt marqué pour le thème amérindien, L'instant même et la nouvelle... Des éditeurs de Québec peuvent dès lors se targuer d'être pratiquement les seuls de toute la province à exploiter tel créneau. «Ce qui, souligne Gilles Pellerin, aide considérablement à sortir du carcan régional.»

Forte de sa «spécialité», et malgré que trois personnes seulement s'y partagent les tâches, L'instant même parvient à mener des projets de coédition avec une maison européenne. Tout comme Le Griffon d'argile, qui entreprend avec les Presses de l'Université de Grenoble la publication d'une dizaine de titres. Ces collaborations sont presque le fruit du hasard : on se déplace, on fait des rencontres, et il se trouve que la maison plaît.

Les grands méconnus des autres provinces

Le Français Georges Bugnet aussi a voyagé. Ses pérégrinations l'ont conduit en Alberta où il est devenu un auteur majeur et où il est mort centenaire, il y a quelques années. C'est ce qui a incité Guy Lecomte, de l'Université de Dijon, à écrire un essai sur Bugnet et à en proposer la coédition aux Éditions des Plaines, une maison manitobaine.

«Curieusement, les Européens semblent s'intéresser davantage à la francophonie hors Québec que les Québécois», dit Annette Saint-Pierre, codirectrice des Éditions des Plaines, une petite maison fondée en 1979 dont s'occupent aujourd'hui quatre personnes à plein temps.

Si la littérature francophone des Prairies et des Maritimes obtient une certaine audience outre-mer, c'est au Centre d'études canadiennes, un organisme basé en France, qu'elle la doit. Quant au Québec, il reste, à cause de sa population, le grand marché à conquérir. Car les éditeurs ont fait le compte : avec 30 000 francophones au Manitoba, 50 000 en Alberta, 400 000 dans les Maritimes et sensiblement le même nombre en Ontario, mais disséminé un peu partout sur le territoire, il n'y a pas de quoi produire des best-sellers.

Mais l'édition francophone hors Québec n'offre pas, elle non plus, un paysage monolithique. Ces maisons ont certes des similitudes : elles publient exclusivement en français, elles sont jeunes — les Éditions d'Acadie, une maison fondée par des professeurs de l'Université de Moncton en 1972, à l'époque exaltante des nuits de la poésie, fait partie des doyennes —, et elles doivent leur existence à une renaissance de la culture francophone au Canada anglais. Prise de parole, la première maison d'édition francophone en Ontario, est ainsi née en 1973, à Sudbury, «parce que les jeunes écrivains d'ici avaient besoin d'un éditeur», récapitule Normand Renaud, l'un de ses responsables.

Pour les éditeurs du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Manitoba, les ressemblances s'arrêtent toutefois là. Prenez par exemple leurs stratégies de diffusion et de promotion. Avec un catalogue de près de 200 titres et sept employés à plein temps, les Éditions d'Acadie est la maison la plus importante du Nouveau-Brunswick. Et aussi celle qui, de toutes les maisons d'édition francophones hors Québec, jouit de l'environnement le plus favorable pour la diffusion de ses livres. Pendant qu'en Ontario, «les librairies francophones sont presque inexistantes», insiste Normand Renaud, «au Nouveau-Brunswick évoluent vraiment deux



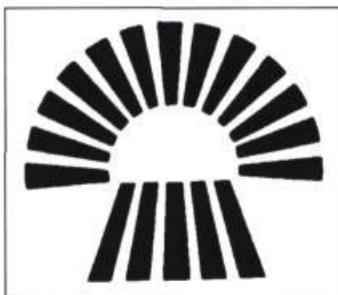
Annette Saint-Pierre
Éditions des Plaines

les éditions
Le Griffon d'argile



Marcel Ouellette,
directeur général
Éditions des Plaines

peuples distincts sur le même territoire, de sorte que nous n'avons pas à nous battre pour mettre nos livres dans les librairies anglophones», dit Marcel Ouellette, l'un des responsables des Éditions d'Acadie. La maison a bien cerné son marché immédiat, celui des Maritimes, d'autant que depuis 1987, elle produit des manuels scolaires pour les écoles secondaires francophones. Reste à séduire le lectorat québécois.



Distribué par Prologue, l'éditeur acadien participe, directement ou par le biais de son distributeur, aux Salons du livre d'Edmunston, de Hull, de Montréal et de Québec. À Bologne, Francfort et Paris, on peut voir ses livres au stand du Québec. Mais ça ne suffit pas et depuis août 1991, la directrice commerciale de la maison passe une semaine par mois à Montréal, histoire de défendre en personne les titres. «Il faut quand même investir beaucoup de temps et d'argent pour se faire connaître», constate Marcel Ouellette.

Il faut des moyens que, de toute évidence, des Plaines et Prise de parole n'ont pas. Elles aussi obtiennent régulièrement des contrats de leur ministère de l'Éducation respectif pour l'édition de manuels scolaires destinés aux écoles francophones. Et ça aide à pénétrer le marché immédiat, celui de l'Ouest ou de l'Ontario. «Mais nous sommes astreints à une promotion artisanale qui nous laisse insatisfaits», dit Normand Renaud.

Comme elles ont en outre accès à un nombre restreint de librairies, des Plaines et Prise de parole ont développé des formules de vente par correspondance. L'éditeur franco-ontarien a de plus une collection «de ville» qui équivaut presque à un abonnement : les gens qui y adhèrent s'engagent à acheter tous les titres produits dans cette collection pendant l'année.

Heureusement, les Herménégilde Chiasson, Gérard Leblanc, Patrice Desbiens, Jean-Marc Dalpé, Gabrielle Poulin gagnent parfois des prix. Ces auteurs sont «exportables» au Québec.

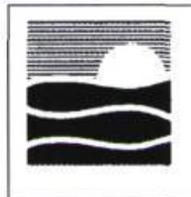
L'éditeur régional et son maître



Cette année, les éditeurs francophones hors Québec s'arment pour la grande offensive. Leur objectif : accroître leur visibilité au Québec. Prise de parole tente même d'intéresser les maisons québécoises à la coédition.

Pendant longtemps, ces éditeurs ont laissé leur promotion à la discrétion de leur distributeur. Sans grands résultats. Mais un représentant a été engagé en novembre dernier. Sa tâche : faire la promotion exclusive, à Montréal, de toutes les maisons francophones hors Québec : non seulement d'Acadie, des Plaines et Prise de parole, les trois «grands», mais aussi du Blé, Vermillon, Nordir, Perce-Neige, Marévie...

C'est déjà un pas d'avance sur nombre d'éditeurs régionaux québécois. À côté de L'instant même qui bénéficie de la grosse machine Dimédia, à côté de JCL qui «fonctionne comme une maison montréalaise, avec une attachée de presse et ADP comme distributeur», dit Gérard Pourcel, il faut compter les éditeurs comme Meera et D'ici et d'ailleurs qui dépendent exclusivement de leur distributeur Québec Livres. Ou les Gaymond et Marie M., qui n'ont même pas de distributeur... «Or, on ne peut rien faire sans un bon réseau de distribution. Les livres doivent être en librairie», insiste Jean-Claude Larouche.



Éditions des Plaines

Larouche, qui s'est lancé dans l'édition en dilettante, devrait peut-être donner sa recette à quelques collègues. En Abitibi, Jean Ferguson a l'impression de tourner en rond, au point que si c'était à refaire, il ne sait pas s'il recommencerait. «Mais j'aime les livres et mon métier. Et nous subissons aussi une forte pression de la part des auteurs de la région : ils veulent être publiés...»

Les éditeurs régionaux sont peut-être condamnés à continuer, ne serait-ce que pour que s'exprime une parole qui trouverait difficilement preneur ailleurs.